à cet appel par le silence du respect et la sympathie.

Les choses ainsi préparées, l'abbé Lacordaire pensa que le moment de Dieu était venu. Il partit pour Rome, suivi de deux jeunes gens associés à son dessein ; et, à son arrivée, il reçut l'habit de Frère Prêcheur des mains même du Père Général. Devenu simple novice, le conférencier de Notre-Dame fut l'édification de tous par son humilité, sa simplicité, sa douceur, son amour pour la pénitence ; et, au bout d'une année de probation, il prononça ses vœux solennels ; enfin il était religieux, et « saint Dominique revoyait la « France au banquet de sa famille ! » La France ! Sa patrie ! le nouveau Moine avait hâte, lui aussi, de la revoir et de lui porter les prémices de son apostolat de Frère Prêcheur. Il en traversa hardiment les provinces avec cet habit religieux, qui partout étonnait les regards sans attirer l'outrage ; et bientôt, par les soins du nouvel archevêque de Paris, Mgr Affre, qui ne voulait point le céder en bienveillance à ses devanciers, il parut, avec sa tête rasée et son froc monastique, dans cette chaire de Notre-Dame, pleine encore, après deux années de silence, des souvenirs de

sa magnifique parole. Il venait faire un sermon de charité pour les pauvres visités par la société de Saint-Vincent-de-Paul, cette œuvre admirable de notre siècle et de notre pays, et il avait pris pour sujet de son discours : *la Vocation religieuse de la nation française*, « afin de couvrir « de la popularité des idées l'audace de sa pré- « sence. »

Le triomphe fut éclatant. La foule qui débordait de la porte au sanctuaire se montra plus que jamais sympathique, émue et ravie. Mais ce discours était quelque chose de plus qu'une grande page d'éloquence, c'était une victoire réelle ; car ce moine prêcheur était une armée, et il avait conquis, par la hardiesse de sa présence et l'empire de sa parole, une place au soleil de la France pour tous les religieux et tous les moines ses frères qui voudraient y planter leur tente cénobitique. Si cette victoire n'était pas encore décisive, le premier coup était aussi heureux que hardi, et personne ne pouvait en méconnaître la portée.

Le Père Lacordaire, car ce sera désormais son nom, apportait en outre à la France, comme complément de sa parole et commentaire de son

entreprise religieuse, un livre, la *Vie de saint Dominique*. Ces pages, écrites à l'ombre du noviciat, en reflètent les douces teintes et en respirent le parfum. On y comprend tout ce que le Frère Prêcheur emprunte au cloître de lumières pures, d'autorité surnaturelle, d'onction suave et de protection salutaire. L'auteur ne s'étudie qu'à peindre avec amour son héros, qui est aussi son père; et, sans le savoir, il montre ce que lui-même aspire à être désormais. Il conservera le même jet, la même trempe, les mêmes puissances, la même vie; mais en y surajoutant l'esprit d'un grand Ordre et le cœur d'un grand Saint.

Encouragé par ces heureux débuts, le P. Lacordaire revint à Rome avec dix jeunes Français qui voulaient, eux aussi, devenir Frères Prêcheurs. Ils y vivaient tous ensemble, absorbés par les graves méditations et les exercices fortifiants du noviciat, quand un ordre inattendu vint les disperser. Le P. Lacordaire devait rester seul à Rome; cinq de ses compagnons iraient continuer leur noviciat à Viterbe, et les cinq autres en Piémont. C'étaient, dit-on, les adversaires de l'orateur de Notre-Dame qui, à force

de représenter le nouveau religieux tantôt comme un fougueux révolutionnaire, tantôt comme un mennaisien impénitent, et à force de faire agir dans l'ombre des influences étrangères, avaient amené ce coup douloureux. On allait voir probablement se manifester dans cette jeunesse indocile des symptômes de révolte, et dès lors leur entreprise serait jugée; ou du moins la dispersion des membres serait infailliblement la ruine de l'œuvre, sans qu'il fût besoin de la proscrire. Mais comme la Providence sait bien réduire à néant l'opposition des hommes!

Le P. Lacordaire et ses disciples inclinèrent doucement la tête, et se préparèrent à obéir avec une simplicité et une promptitude qui jeta le vieux prieur de Sainte-Sabine dans l'admiration. Leur vocation visitée par l'épreuve leur apparut plus vraie et plus belle; la dispersion mûrit leurs attraits, épura leur charité et trempa leur courage. C'est qu'au fond de ces natures encore si vives Dieu avait mis la foi des patriarches; et, par elle, le même coup qui aurait dû ruiner l'œuvre la consacra.

Séparé de ses frères, le P. Lacordaire, pendant quelques années, partagea son temps entre

l'Italie et la France. En Italie, il se préparait à ses travaux d'apostolat et se plongeait dans l'étude de saint Thomas, « regrettant de n'avoir « pas bu plus tôt à ces eaux profondes, » dont certaines de ses conférences, surtout celles sur Dieu et ses attributs, sont, en effet, si heureusement nourries. L'hiver venu, il retournait dans sa patrie et y prêchait le carême dans les divers diocèses où les évêques sollicitaient à l'envi sa prédication. En 1841, il tint pendant quatre mois la ville de Bordeaux captive sous le charme de sa parole. L'enthousiasme était au comble; et l'archevêque de cette ville pouvait dire, plus de vingt ans après : « Les effets produits par ces conférences ont été immenses et durables. »

En 1843, ce fut le tour de Nancy. Bien des âmes, éclairées par le nouvel apôtre, y abjurèrent leur vieille incrédulité, et parmi ces convertis se trouva un jeune homme « qui errait « depuis quelques années sur les confins brû- « lants où le monde et l'Évangile se livrent un « dernier combat (1). » — Dans la joie et la

(1) *Mémoires.*

reconnaissance de son retour à Dieu, M. de Saint-Baussant voulut donner à son bienfaiteur le premier couvent qui devait abriter l'ordre de Saint-Dominique sur le sol français. A cette nouvelle, l'impiété éclata, dans la presse et à la tribune des Chambres, en calomnies et en violentes menaces. Le gouvernement, déjà hostile par instinct, craignant de paraître tendre une main complice à ces moines qui revenaient, s'empressa d'y ajouter le poids d'odieuses et mesquines persécutions. Mais rien ne put faire reculer le Père Lacordaire retranché derrière le rempart du droit commun. Par la fermeté de son attitude il obligea tous ses ennemis au silence, et la fondation se réalisa. Enfin les Frères Prêcheurs étaient rétablis sur cette terre de France, leur berceau, le premier champ de leur apostolat et l'arène de leurs premiers martyrs !

Cette même année le ciel se couvrait de nuages. Les catholiques, las d'attendre la liberté d'enseignement toujours promise par la Charte et toujours refusée par le pouvoir, réclamèrent hautement et avec une sainte hardiesse ce qui n'était que le *minimum* de leurs droits.

Les évêques dirigeaient en personne cette importante campagne. Parmi les croyants, chacun était à son poste, et à l'envi on s'animait au devoir : car les fils des croisés étaient résolus à ne pas reculer plus longtemps devant les fils de Voltaire. D'un autre côté, l'État entendait conserver son monopole, et l'Université tout entière ramassait ses forces pour défendre une domination dont elle se trouvait si bien. Alors l'archevêque de Paris, le futur martyr des barricades, Mgr Affre, crut devoir redoubler ses instances auprès du Père Lacordaire pour le rappeler à la chaire de Notre-Dame.

Jusque-là le Religieux avait résisté à ses sollicitations. Il voyait avec joie l'œuvre des conférences, qu'il avait inaugurée à Paris, solidement continuée par un illustre et saint Jésuite, le Père de Ravignan, et il pensait que sa propre parole, désormais peu utile à Notre-Dame, pouvait en province remuer les âmes et faire germer bien des moissons. Mais l'heure présente était l'heure du danger, et « il sentait de « son devoir de reparaître au centre de la « guerre contre l'Église. » Il accepta donc. En

vrai religieux, il voulut se montrer avec l'habit de sa profession, qui lui aussi était une liberté, et qui, du reste, dans la chaire était mieux que partout ailleurs à sa place, étant l'habit du Prêcheur. En vain, au milieu des passions soulevées, le roi Louis-Philippe lui-même insista pour que l'archevêque empêchât cette prédication monastique, le prévenant qu'en cas d'émeute le gouvernement ne lui donnerait pas le secours d'un soldat. Tout ce que le Père Lacordaire consentit à accorder, non par intimidation, mais par condescendance aux désirs de l'archevêque, et par pitié pour cet effroi ridicule du gouvernement, ce fut de couvrir quelque peu sa robe blanche du camail de chanoine.

A Notre-Dame l'attendait un auditoire aussi nombreux que jamais ; et, « dès sa troisième « phrase, il s'était fait dans tous les cœurs émus « un asile sacré. » Au lieu de l'émeute annoncée ce fut le silence de l'admiration. La presse hostile montra la même estime de son courage et le même respect pour son enseignement ; et chaque dimanche, pendant deux mois, un succès toujours croissant prouva à tous que le Moine

prêcheur n'avait pas trop présumé de son pays ni de son temps. — Ce fut, il l'avouait lui-même, la plus périlleuse et la plus décisive de ses campagnes. Elle affermit les courages, rehaussa l'autorité de la religion, et préluda dignement à la lutte parlementaire de cette mémorable année et de l'année suivante, où les Ordres religieux, violemment attaqués à la tribune, furent défendus comme ils ne l'avaient pas été depuis 1789. (M. de Montalembert.)

De 1843 à 1851, chaque hiver pendant l'avent, le Père Lacordaire continua ses conférences de Notre-Dame au milieu des foules empressées qui ne pouvaient se lasser de l'entendre. Le carême venu, il évangélisait les provinces, Grenoble, Lyon, Strasbourg, Liége, Toulon, et prononçait les admirables panégyriques de Mgr Forbin Janson, du général Drouot et de Daniel O'Connell. A Lyon, telle était la multitude de ses auditeurs, que dès six heures du matin on prenait des places pour la conférence, qui ne devait commencer qu'une heure après midi; et vers la fin de la station l'orateur fut comme porté en triomphe de l'église à sa demeure, au milieu des acclamatione publi-

ques. A Strasbourg, les juifs, les protestants, les rationalistes rivalisaient d'empressement avec les catholiques pour remplir la vaste cathédrale, se presser aux pieds de l'orateur, s'enivrer de son éloquence et méditer son enseignement.

Souvent le flot de la grâce entrait aussitôt dans le sillon qu'avait creusé cette puissante parole; et l'incroyant éclairé, convaincu, ravi, comme le centurion au Calvaire, venait se jeter aux pieds de l'apôtre encore ému, faisait amende honorable à ce Christ qu'il avait si longtemps blasphémé, et implorait de son ministre le pardon. D'autres, sans rendre encore les armes, emportaient au cœur le trait de feu qui les avait frappés, et Dieu leur envoyait à une autre heure des ministres plus humbles, qui jamais peut-être n'auraient pu frapper le grand coup, mais qui savaient d'une main soigneuse retirer le trait, calmer la douleur, et rendre à l'âme la vie de Dieu. Ceux enfin qui n'en venaient pas là ne riaient plus, du moins, d'une religion qui savait se susciter de tels défenseurs; et s'ils ne se jetaient pas à genoux, ils tenaient à honneur de respecter et même de louer le croyant.

Cependant celui qui avait opéré ces merveilles, rentré dans son couvent, s'appliquait à édifier les plus petits de ses frères par sa grave et douce simplicité, son humilité, son exactitude à tous les exercices du cloître, et surtout par son amour pour Jésus-Christ. Son amour pour Jésus-Christ, qui pourra le décrire? Ce fut le ressort, l'âme, la vie de ce grand Religieux. C'était bien son histoire intime dont il trahissait le secret, quand, du haut de sa chaire de Notre-Dame, il s'écriait : « Seigneur Jésus, « enfin j'arrive à vous-même, à votre divine « figure qui est chaque jour l'objet de ma con- « templation, à vos pieds sacrés que j'ai baisés « tant de fois, à vos mains aimables qui m'ont « si souvent béni, à votre vie dont j'ai respiré « le parfum dès ma naissance, que mon ado- « lescence a méconnue, que ma jeunesse a re- « conquise, que mon âge mûr adore et annonce « à toute créature, ô Père, ô Maître, ô Ami, ô « Jésus! »

Mais Jésus-Christ a été crucifié, et peut-on l'aimer vraiment sans chercher à l'imiter? De là, dans le Père Lacordaire, un amour immense pour la Croix. « Pouvons-nous, écrivait-il,

« chercher d'autre tête que la tête sanglante de « notre Sauveur, d'autres yeux que ses yeux, « d'autres mains et d'autres pieds à baiser que « ses mains et ses pieds percés de clous pour « notre amour, et d'autres plaies à soigner dou- « cement que ses plaies divines et toujours « saignantes? » — « Jésus-Christ en croix, « c'est le chemin du ciel et de l'amour; Jésus- « Christ n'en a pas connu d'autre que celui « du prétoire et du Calvaire. Je m'en tiens « là; j'y vis et j'y meurs. » — Et, pour satisfaire cet amour envers Jésus-Christ crucifié, l'illustre religieux ne trouvait pas d'austérités assez terribles. Ni la perpétuelle abstinence, ni les longs jeûnes de son Ordre, ni les pénitences volontaires qui s'y pratiquent ne suffisaient à son cœur. Souvent, et surtout après ses grands triomphes oratoires, il demandait à ses frères de l'injurier, de le souffleter, de le fouler aux pieds, de le traîner à terre, de l'attacher à une croix. Bien qu'on fît violence au respect et à la compassion pour lui obéir, on n'apaisait jamais cette soif inextinguible, et quelques semaines avant de mourir, étendu sur son lit de douleur, exténué de fatigue,

épuisé de force et de vie, il demandait encore à un ami de le faire souffrir pour Jésus-Christ.

Malgré tous ces travaux et ces pénitences, il trouvait encore du temps et des forces pour aller fonder de nouveaux couvents de son Ordre. C'est ainsi qu'en 1844, après le carême de Grenoble, malgré les puériles inquiétudes et les sourdes oppositions du pouvoir, il fonda à quelques lieues de la ville, sur la montagne de Chalais, son deuxième monastère en France, et il y établit le noviciat et la maison d'études de ses jeunes frères.

Au milieu de ces conférences et de ces fondations, de ces luttes et de ces victoires si glorieuses à Dieu et à son serviteur, la révolution du 24 février 1848 vint briser en quelques heures le trône de Louis-Philippe, mal assis sur les passions mobiles du peuple et les expédients d'une politique de division, où le respect de l'Église était toujours sacrifié à l'opinion pervertie. La république fut proclamée. Le Père Lacordaire n'avait pas de penchant pour ce gouvernement, qu'il regardait comme impossible dans un pays déchiré par les factions, et où de-

puis quatorze siècles les tendances monarchiques s'étaient enracinées dans les institutions et les caractères. Toutefois la monarchie venait de tomber, et la rétablir après les deux terribles chutes de 1830 et de 1848 lui paraissait, pour le moment, au-dessus des forces humaines. La république était debout, il en accepta donc loyalement l'essai. Aussi, dès le surlendemain de la révolution, il traversait Paris encore couvert de sang et de barricades, et montant dans la chaire de Notre-Dame, remplie d'un peuple en armes, il lui arrachait des applaudissements en lui montrant Dieu seul debout et adoré au milieu des ruines. Mais des passions terribles grondaient dans l'ombre. Les idées les plus sauvages étaient chaque jour jetées en proie aux multitudes égarées par une presse sans frein. La société, ainsi battue en brèche, était ébranlée jusque dans ses fondements. On ne pouvait combattre ces périls que par une résistance de tous les jours. La presse, une presse sage, forte et sympathique aux masses, pouvait seule donner des armes contre la presse révolutionnaire et impie. Malheureusement les journaux catholiques d'alors étaient peu en faveur auprès

des foules, dont l'esprit avait été faussé par tant de coupables doctrines. N'était-il pas nécessaire de chercher à créer un nouvel organe religieux plus populaire? Des prêtres et d'illustres laïques, émus des dangers du pays, le pensèrent et vinrent solliciter le Père Lacordaire de prendre la direction d'un journal nouveau. « Prédicateur, écrivain entouré de sym-
« pathies, tous ces titres lui créaient des de-
« voirs autres que ceux d'un trappiste ou d'un
« chartreux. Pressé par ces voix amies, le
« religieux crut devoir céder à l'empire des
« événements, et, malgré sa répugnance à ren-
« trer dans la carrière du journalisme, il ar-
« bora, avec ceux qui s'étaient offerts à lui,
« un drapeau où la religion, la république
« et la liberté s'entrelaçaient dans les mêmes
« plis (1). ».

L'*Ère nouvelle* fut créée, avec le Père Lacordaire pour rédacteur en chef. — Mais la France, après avoir secoué un joug qu'aucun principe ne rendait vénérable à ses yeux, devait se refaire une constitution. Dans ce travail diffi-

(1) *Mémoires.*

cile et compliqué, il était impossible aux législateurs futurs de ne pas rencontrer sur leur chemin l'Église et ses prérogatives, et de n'avoir pas à décider quelle part on devait lui faire dans la société nouvelle. Puisque les immuables principes de la foi n'allaient pas présider en souverains à ces grandes assemblées, fallait-il refuser de tirer parti des théories en faveur, pour faire à la religion une position honorée et une influence morale dans la nation française? Les catholiques ne le pensèrent pas. Ils voulurent avoir à l'Assemblée nationale des représentants, et au besoin des défenseurs de leurs croyances. Trois évêques et onze prêtres parurent donc à la Chambre, et parmi eux le Père Lacordaire, l'élu de Marseille.

Il se présenta à l'Assemblée nationale revêtu de sa robe monastique, au milieu des applaudissements enthousiastes de la foule. Le lendemain, un journal pouvait dire publiquement : « A dater de ce jour, les lois oppressives qui
« prohibaient l'habit religieux en France sont
« abrogées en fait, par le courage d'un moine
« et par les acclamations du peuple. » Mais le